

# TRACY REES

## LES SECRETS DE SILVERMOOR



  
CHARLESTON

---

# TRACY REES

---

## LES SECRETS DE SILVERMOOR

*Angleterre, 1899.*

Dans son village du sud du Yorkshire, le jeune Tommy Green, 14 ans, rêve d'embrasser le vaste monde et d'échapper à l'obscurité des mines de charbon. Prisonnier de sa condition d'enfant de mineur, il braconne la nuit sur un domaine abandonné où il s'imagine être le fils caché de lord Sedgewick, propriétaire du manoir voisin de Silvermoor.

Lorsqu'il rencontre la flamboyante Josie Westgate, leur fascination commune pour la noblesse locale donne naissance à une solide amitié. Aussi, le jour où les parents de la jeune fille décident de la travestir en garçon pour l'envoyer à la mine de force, Tommy vient à son secours, et tous deux s'échappent pour demander de l'aide à la famille Sedgewick. Mais en poussant les portes du manoir, les deux amis vont pénétrer un monde qui leur était jusqu'ici interdit et découvrir les secrets qui hantent les murs de Silvermoor.

Une saga historique bouleversante pleine de mystère et de suspense, portée par des personnages inoubliables.

« UNE MAGNIFIQUE HISTOIRE D'AMITIÉ,  
D'AMOUR ET DE SECRETS DE FAMILLE. »

*My Weekly*

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

ISBN : 978-2-36812-975-3



9 782368 129753

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Louise Cand

Photographie : © Trevillion



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LES SECRETS  
DE SILVERMOOR

**De la même autrice :**  
*Le Manoir aux roses, 2022*

Titre original : *The House at Silvermoor*  
Copyright © Tracy Rees, 2020  
Première publication par Quercus en 2020 au Royaume-Uni  
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Jessica Shapiro

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-36812-975-3

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Tracy Rees

LES SECRETS  
DE SILVERMOOR

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Jessica Shapiro*

  
CHARLESTON



*Pour Phil,  
pour mes parents,  
et en mémoire de mon grand-père, Leonard Rees,  
mineur de fond dans le sud du pays de Galles.*



# PREMIÈRE PARTIE



## Tommy

*Été 1897*

— **S** CUSEZ-MOI, MAÎTRE.  
La cloche venait de sonner, marquant la fin de notre dernier jour d'école. Les autres garçons avaient déguerpi en un clin d'œil. Pour eux, terminer leur scolarité signifiait franchir une nouvelle étape : l'occasion d'apporter un salaire à leur famille. Prendre la place des générations précédentes, relever le défi de notre héritage, voilà ce que signifiait devenir un homme dans le bassin houiller. Moi, je lambinais.

J'ai regardé Mr Latimer ranger son bureau et secouer la veste qu'il laissait accrochée à sa chaise pendant qu'il donnait ses leçons. De la poussière de craie blanche s'était déposée par-dessus celle du charbon que nous portions et respirions tous. On en avalait quand on se

léchait les lèvres. Le mélange de blanc et de noir conférait à Latimer une apparence grise et terne.

Il a levé les yeux.

— Tommy Green. Vous êtes encore là, mon garçon ? Vous voulez quelque chose ?

— J'aimerais un mot, m'sieur, juste un peu de votre temps.

Latimer continuait à secouer sa veste et à aligner ses craies. Je gigotais, ne sachant ni trop quoi faire de mes mains ni quelle question poser. Je ne connaissais rien d'autre que l'extraction de charbon et les comtes. Que fallait-il demander ?

— Merci, m'sieur. C'est juste que, vous voyez, m'sieur...

J'ai inspiré un grand coup.

— Vous avez toujours eu la gentillesse de dire que je me débrouillais bien à l'école, m'sieur.

J'espérais qu'il me viendrait en aide. Qu'il intervientrait peut-être avec un : « Absolument, Tommy ! Depuis le temps que j'enseigne, jamais je n'ai vu de garçon aussi prometteur que vous. Dans les mines, vous gâcheriez votre talent... »

Mais il n'a rien dit. Il a essuyé le tableau noir, effaçant les proverbes et les vers d'où il avait tiré notre dernière leçon d'orthographe et de morale, et j'ai vu disparaître avec eux mes espoirs.

Toutes ces années, j'avais travaillé dur à l'école, où je m'étais attiré les éloges du maître. Et trois ans de suite j'avais remporté des prix que je m'étais vu présenter au catéchisme par le comte souriant, sous les applaudissements las de ma mère coiffée de sa capote. La plupart d'entre nous n'avaient jamais approché le comte de si près et, chaque fois, il m'avait serré la main et appelé un « garçon brillant ». La deuxième

fois, alors que je me préparais à le saluer comme une vieille connaissance, il avait paru ne pas se souvenir que j'étais ce même « garçon brillant » que l'année précédente.

La troisième fois, son fils de six ans l'accompagnait. Le baptême du jeune lord Walter Sedgewick avait eu lieu le jour de mon cinquième anniversaire, et tous les villageois avaient été invités à Silvermoor pour les festivités, qui s'étaient achevées par un feu d'artifice. Cette coïncidence m'avait toujours poussé à imaginer qu'il existait entre nous une affinité. Nous avons également échangé une poignée de main ; il était aussi solennel qu'un petit juge. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Tu ne me reconnais pas ? ai-je supplié en silence. Tu as été baptisé le jour de mon anniversaire, on est liés l'un à l'autre. Mais il avait simplement paru un peu effrayé. Lorsque j'ai lâché sa main, il a essuyé une trace de charbon que j'avais laissée sur sa manchette.

Je n'avais pas fait mes preuves qu'à l'école. J'avais aussi procuré satisfaction à mon père dans une dizaine de petits défis virils. J'avais tiré des lapins – et il m'avait frappé quand j'avais pleuré. À l'âge de neuf ans, j'avais passé toute la nuit enfermé dans l'abri à charbon – pour m'habituer à affronter seul l'obscurité, avait-il affirmé. Je m'étais tenu au-dessus de cadavres en plongeant le regard dans leurs yeux écarquillés – la mort abonderait autour de moi, avait-il déclaré.

J'avais rêvé – ô combien – de quitter Grindley et de partir loin. De rencontrer des gens qui s'occuperaient et parleraient d'autres choses que d'extraction minière. Je rêvais de pièces pleines de livres. Mais, chaque fois que ces espoirs s'échappaient de mes lèvres d'enfant, ils me valaient des coups de fouet de la part de mon père. J'avais donc appris à garder le silence.

Très jeune, ma rêverie favorite était qu'un jour le comte vienne dans notre petite maison sous prétexte que j'étais son fils perdu et le frère de Walter. Je serais alors allé vivre à Silvermoor, où j'aurais chevauché des poneys à longueur de journée. Mais, avec l'âge, j'ai compris que ce fantasme n'aurait pu se réaliser qu'au prix de la disgrâce de ma mère, ce que je n'aurais pu envisager que s'il s'était agi d'une tout autre personne.

Malgré mes efforts pour bien grandir, la vie m'avait ouvert le même nombre de voies qu'à tous les autres : une seule. Travailler à la mine. Du haut de mes douze ans, j'espérais donc follement échapper à mon destin.

Latimer s'attelait à la tâche suivante : replacer les livres dans le placard en bois faisant office de bibliothèque.

— Je me demandais juste, m'sieur, s'il y avait... si je pouvais... ?

Jamais je n'avais eu une envie si pressante d'aller aux toilettes, mais je me suis maîtrisé.

— Est-ce qu'il y a encore des choses à apprendre, m'sieur ? Et est-ce ce que je peux les apprendre ? Est-ce qu'il y a autre chose que je peux faire dans la vie, en dehors de la mine ? Vous pouvez pas m'aider, maître ? S'il vous plaît.

— Nous y voilà donc, a-t-il fini par répondre en enfilant sa veste. Plutôt bon quand il s'agit d'étudier les livres, peut-être, mais de toute évidence les leçons les plus importantes vous ont échappé : l'humilité, l'acceptation, le devoir. Vous êtes fils de mineur, Tommy, petit-fils de mineur. Leur manquez-vous de respect, manquez-vous de respect à leur profession ?

— Non, non ! me suis-je empressé de répondre. Pas du tout, m'sieur... Mais je sais qu'il existe un autre monde en dehors de Grindley. Je sais qu'y en a qui travaillent pas sous terre et je me demandais juste si

je pouvais en faire partie. Je manque de respect à personne, m'sieur.

— Je vois.

Les mains jointes devant lui, il s'est attablé à ce bureau où j'avais passé des années à le regarder.

— Je suis navré d'avoir suscité en vous un tel orgueil, Green. Il est vrai que vous avez souvent été le premier de la classe, mais cela reflète surtout le manque dramatique d'intelligence des enfants de Grindley. Ce n'est pas leur faute, c'est une question d'éducation. Quelqu'un doit bien finir premier, Tommy. Dans une minuscule école de village où les plus simples d'esprit s'efforcent de comprendre les choses les plus élémentaires, cette personne-là, c'était vous.

J'ai senti le sang me monter à la tête, mais je n'ai pas pleuré ; encore une chose conquise grâce à mon père.

— Mais, m'sieur... le comte...

Il m'a décoché un regard pénétrant.

— Quoi, le comte ?

— Il... Il a dit que j'étais un garçon brillant quand il m'a donné mon prix.

Mr Latimer a ricané.

— Il n'allait pas vous traiter d'imbécile à une remise de prix. Ce ne sont que des politesses, Green, pas des paroles à prendre au sérieux. Tout est relatif, vous comprenez. Relatif.

Je ne saisissais pas mais m'y efforçais, ainsi que j'en avais l'habitude chaque fois que j'étais confronté à quelque chose de nouveau ou de difficile.

— Ça veut dire que je suis pas brillant, maître, que j'en ai juste l'air comparé à d'autres ?

Ses traits ont perdu un peu de leur colère.

— Green, mon garçon. Comprenez que le vaste monde est beaucoup plus complexe que vous ne

l'imaginez. Ses monts et vaux ne sont pas pour les gens comme vous. Ici, vous êtes un élève modèle ; là-bas, vous ne seriez rien du tout. En un clin d'œil vous seriez écrasé aussi sûrement que l'ont été ces hommes dans la mine de White Arrow il y a plusieurs années. Le pasteur ne nous dit-il pas que nous naissons à la place qui nous appartient sur Terre ? Doutez-vous du dessein de Dieu ?

J'en ai perdu ma langue, littéralement logée dans ma gorge, où elle formait une masse gluante et m'empêchait de déglutir ou de parler. Planté là, j'ai baissé la tête et rougi.

— C'est bien ce qu'il me semblait, a-t-il conclu comme si j'avais abondé dans son sens. Allez, ouste, mon garçon, et en reconnaissance de vos efforts au sein de cette salle de classe je ne parlerai pas de cela à votre père. Mais, si jamais vous abordez à nouveau le sujet, je veillerai à ce qu'il vous inflige une bonne correction pour vous débarrasser de ces idées.

Ce serait la pire de ma vie, je n'en doutais pas.

— Alors y a vraiment rien ? ai-je chuchoté. Pour moi ?

— Rien, a-t-il confirmé.

J'ai tourné les talons et quitté la classe pour la dernière fois. Arrivé à la porte, ni bon sens ni sagesse n'ont pu m'empêcher de faire volte-face pour poser une ultime question.

— Et votre père à vous, m'sieur, il était quoi ? Instituteur, lui aussi ?

La brosse du tableau noir a fendu les airs avec une précision diabolique.

— Sortez, Green !

## 2

### Tommy

**D**ÉMORALISÉ, j'ai pris le chemin de la maison. M'entendre dire que je n'étais pas assez brillant pour mener une autre vie m'affligeait autant que la mort de mon frère Dan au fond de la mine, l'année précédente. Mais il me fallait me secouer avant que p'pa rentre. Il nous racontait souvent qu'autrefois, avant que la loi change, on envoyait les enfants travailler à la mine à l'âge de cinq ans. Et son ton laissait deviner une certaine nostalgie pour cette époque.

Quand je suis arrivé chez moi, mon frère John barbotait dans la baignoire en fer-blanc au fond du jardin.

— Ça va, Tom ? a-t-il demandé.

Ses habits avaient été emportés par Mercy, ma sœur aînée, qui se tenait devant le baquet à linge, et un caleçon long propre était suspendu au muret. Ceux d'entre

nous qui travaillions avaient interdiction formelle d'entrer dans la maison avant de s'être lavés.

Ayant ouvert la seule porte que nous utilisions, je me suis glissé dans la pièce du fond, où m'man préparait un plat avec du bacon. Le logement était plus décent à Grindley que dans beaucoup d'autres villages miniers. Nous avons deux pièces en bas, et plutôt grandes par-dessus le marché. L'une d'elles mesurait même trois mètres cinquante sur trois mètres cinquante. Ernest et Alfie jouaient aux osselets assis par terre et dans un coin ma sœur cadette Mary cousait, boudeuse. Elle n'avait jamais été une fille bien souriante, mais elle faisait vraiment la tête depuis que notre Jimmy, son frère jumeau, avait commencé à descendre au fond l'année précédente. Mamie épluchait des pommes de terre près de la cuisinière. Elle s'asseyait là toute l'année – elle sentait le froid.

— Où est Connie ? ai-je demandé à m'man en lui donnant un baiser avant d'arracher un morceau de la miche de pain qui refroidissait à côté d'elle.

Connie était la petite, ma préférée.

— Je sais pas, a répondu m'man, troublée. J'arrive plus à vous suivre, moi. Je perds la tête depuis que Dan est parti.

Ma mère, autrefois si calme et futée, s'était dégradée depuis que nous avons perdu Dan. Un voisin n'y aurait vu que du feu : elle continuait à cuisiner, à nettoyer, à recoudre nos boutons et à s'occuper de nous tous. Mais, à l'intérieur de notre petite maison, nous remarquions les changements. Elle était distraite et avait la larme facile. Elle oubliait des choses qu'elle n'aurait jamais oubliées avant et nous savions tous qu'un peu d'elle avait disparu avec notre frère.

C'était le plus beau de tous. Mort à dix-sept ans à peine. Pas de grosse catastrophe, pas d'accident stupéfiant.

Rien que Ned Vale, le boiseur qui travaillait derrière lui ce jour-là et n'avait pas suffisamment consolidé le plafond. Ou si, suivant à qui vous parliez. Une telle chose ne s'étant encore jamais produite avec les étais de Ned, peut-être qu'on n'y pouvait rien. Le plafond s'était effondré, écrasant Dan. Ned était inconsolable. Et c'est la seule fois que j'ai vu pleurer p'pa.

L'incident n'avait pas été relayé par les journaux, cela n'arrivait que lorsqu'un grand nombre de personnes perdaient la vie. Plus il y avait de morts, mieux c'était du point de vue des journaux, qui cherchaient à publier des articles à sensation. Pour les mineurs aussi, ces histoires avaient plus de poids lorsqu'il s'agissait de mener campagne pour l'amélioration de leurs conditions de travail. Mais de toute façon aucun journal n'aurait pu atténuer l'horreur de ce qui était arrivé, cent mètres sous terre, dans le noir, à une seule personne. La chute de pierres soudaine... Cela avait-il été rapide ? Dan s'était-il éteint en un instant ou était-il resté longtemps allongé là, certain que la mort arriverait ?

La porte s'est ouverte d'un coup et John est entré après son bain, suivi de Mercy qui, le visage rouge, paraissait avoir chaud, puis peu après de papy et Connie, qui tenait un petit seau et gloussait de joie.

— J'ai réussi, maman ! a-t-elle crié. J'ai attrapé un poisson !

Elle a fait un grand sourire en me voyant et m'a serré dans ses bras, son seau cognant contre ma jambe.

— Aïe !

— Pardon ! Regarde mon poisson, Tommy !

J'ai jeté un coup d'œil dans le récipient, au fond duquel gisait un tout petit vairon argenté.

— Je l'ai emmenée au ruisseau, a expliqué papy. Elle voulait participer au dîner.

— J'ai dit merci au poisson de se laisser attraper, a renchéri Connie en le flanquant sur la table d'un air triomphal. Et à son papa et sa maman de me laisser prendre leur petit. Et au ruisseau de me laisser pêcher dedans.

— Où est-ce qu'elle va chercher des idées pareilles ? s'est étonnée ma mère, écartant le poisson d'un geste de la main.

Après dîner, les petits ayant grimpé l'échelle pour aller se coucher et papy et mamie s'étant glissés dans leur lit pliant sous l'escalier au coin de la cuisine, nous nous sommes assis dans le salon, où m'man a joué doucement *His Mercy Shall Raise Me Up* sur l'harmonium. Mercy faisait du crochet. Mary a posé sa tête sur l'épaule de Jimmy, rassérénée d'avoir son jumeau auprès d'elle. George et John jouaient aux cartes. Ces brefs et paisibles interludes du soir comptaient beaucoup pour moi.

C'est alors que mon père a croisé mon regard et indiqué la porte d'un signe de tête, un doigt sur sa bouche en cul-de-poule.

— C'est l'heure de s'en griller une, a-t-il annoncé.

Il a pris sa pipe et s'est dirigé vers la sortie.

J'ai attendu un peu pour ne pas éveiller les soupçons, puis je l'ai suivi d'un pas nonchalant. Assis sur le muret, les jambes côté rue pour faire face aux autres maisons mitoyennes disposées en longues rangées parallèles à la nôtre, il tapotait le fourneau de sa pipe. Plus loin, d'autres voisins faisaient de même. Je me suis assis à côté de lui, tourné vers notre maison.

— C'est toi que j'emmène ce soir, a-t-il déclaré sans préambule. J'emmène plus Jimmy maintenant qu'il va au fond. La nourriture commence à manquer et j'ai besoin d'un coup de main.

J'ai gardé le silence, digérant l'information.

— En parle pas à ta mère, a ajouté p'pa inutilement.

Chaque fois qu'un de ses enfants s'y mettait, m'man lui reprochait d'emmener ses fils braconner et d'avoir hâte de nous voir mourir. On finirait tous par se faire pendre ou fusiller, pestait-elle, mais là au moins on échapperait aux mines. P'pa ne lui prêtait pas attention, mais je crois que ça ne lui plaisait pas pour autant.

— Promis, lui ai-je assuré. À quelle heure ?

— Minuit. La lune est bonne, ce soir. Autant apprendre quand t'y vois clair. Maintenant va-t'en. Laisse-moi finir ma pipe.

À minuit, je me suis levé en douce. Les pieds d'Ernest étaient calés sous mon menton, le bras de John en travers de ma poitrine et ma propre jambe gauche coincée sous George, qui ronflait. Au diable les dangers du braconnage ; sortir du lit sans réveiller personne était ma première épreuve.

P'pa attendait dans la cour, le visage aussi sombre qu'à l'ordinaire, et nous nous sommes mis en marche sans un mot. Malgré tout, j'avais l'impression d'une grande aventure. Il aurait fallu un père bien pire que le mien pour qu'un garçon ne ressente pas de frisson à se hasarder au clair de lune en sa compagnie.

Braconner était illégal, bien sûr, et risqué, mais je jubilais à l'idée de remettre les pieds sur le domaine de Silvermoor. Le souvenir fabuleux de mon cinquième anniversaire ne s'était jamais estompé et ma fascination secrète pour la noblesse n'avait pas diminué. Mais, arrivés à l'embranchement qui menait à Silvermoor, mon père a continué à marcher.

— Où on va, p'pa ?

— On peut pas aller à Silvermoor pour l'instant. J'ai eu une prise de bec la semaine dernière.

— Alors... ?

Il n'a pas répondu. Pas très loquace, mon père.

Nous avons parcouru quelques kilomètres en direction d'Arden, le village voisin. Quand je me suis rendu compte que le prochain grand domaine placé sur notre route serait Heston Manor, la peur m'a glacé le sang. Heston appartenait à la famille Barridge, les autres propriétaires de charbon de la région. Ils possédaient trois mines et faisaient trimer leurs hommes plus durement que des chiens. Quand, à Grindley, on se disait qu'on avait de la chance de travailler pour les Sedgewick de Silvermoor parce que d'autres étaient bien pires, on sous-entendait les Barridge.

Vingt ans plus tôt, le grisou, un des gaz toxiques qui rend la vie sous terre si dangereuse, avait provoqué une explosion dans une fosse des Barridge. L'ingénieur, un homme chevronné, avait fait part de ses inquiétudes sur ce tronçon de tunnel à Winthrop Barridge, qui lui avait enjoint de continuer. Des centaines d'hommes avaient été tués. J'ai du mal à imaginer qu'on puisse être aussi insensible. Tous ces morts, quel gâchis !

Et Winthrop Barridge n'avait pas payé un penny de compensation aux veuves. Dès le lendemain, on ordonnait aux familles de partir. Une multitude de femmes et d'enfants en deuil, sans nulle part où vivre et sans le moindre moyen de subsistance. On racontait qu'il avait une veine de charbon à la place du cœur.

Les femmes avaient protesté et campé en lisière de la propriété de Heston. Elles étaient allées voir un journal local, qui pendant quelque temps avait fait grand bruit au sujet des cupides et impitoyables propriétaires de mines. Barridge les avait indemnisées, et l'histoire avait été enterrée. Ces veuves et ces enfants avaient disparu, livrés à je ne sais quel sort tandis que Winthrop Barridge faisait

venir de nouveaux travailleurs dans sa mine de Hepzibah et célébrait au champagne la naissance de ses jumeaux.

L'histoire synthétisait tout ce que nous savions au sujet du clan Barridge. Et voilà que nous nous apprêtions à braconner sur ses terres !

Heston était désert à cette heure. Peut-être Dieu avait-Il puni le vieux Barridge pour son cœur de charbon, car six ans plus tôt son fils aîné, l'héritier, avait connu une fin tragique. Passionné d'équitation, il avait été jeté à bas de sa nouvelle monture. Peu après, la famille s'était installée dans son autre demeure du Yorkshire, plus petite que Heston mais sans mauvais souvenirs. Chez nous, nous ne pouvions pas nous permettre d'affronter le deuil de cette manière.

Heston Manor était un endroit effrayant, clôturé, fortifié, sécurisé par des chaînes, et interdit. Les bois grouillaient de gibier mais on savait que, si les Barridge n'étaient pas là pour rôtir leurs lapins, ils ne voulaient pas que d'autres les attrapent non plus. Paulson, leur gardien, était un homme violent qui mettait tout son zèle à attraper les braconniers. J'avais entendu dire que l'endroit était truffé de pièges et que Paulson y patrouillait la nuit avec ses sbires et trois gros dogues noirs. Si mon père m'y emmenait, je pouvais supposer que ces rumeurs étaient excessives.

— Bon, mon garçon, a dit p'pa en s'arrêtant dans la pénombre. T'as entendu les histoires qu'on raconte sur cet endroit ? Eh ben elles sont toutes vraies. Alors on se risque pas trop loin, y a un coin ou deux qu'ont l'air d'avoir échappé à l'attention de Paulson. Reste à côté de moi et fais ce que je te dis, t'entends ? Ce type te pendra par les chevilles s'il t'attrape.

J'ai hoché la tête, saisi à l'idée que nous étions sur le point de franchir une frontière aussi inviolable. Une

haie haute, épaisse et hérissée d'orties et de ronces nous barrait le chemin, comme sortie d'un conte. Elle semblait animée de mauvaises intentions, mais p'pa m'a montré une petite zone où elle était moins dense. Des feuilles et des branches plus souples avaient été placées en travers, mais la clarté de la lune la faisait ressortir comme la calvitie du pasteur Tawney. Il avait beau peigner ses cheveux par-dessus, elle n'était pas moins là. P'pa a écarté les branches et, d'un hochement de tête, m'a fait signe de m'y faufiler. Il m'a suivi et a posé sa main sur mon épaule pendant que je regardais autour de nous. Nous étions entourés d'arbres.

— Te fais pas d'idées, a murmuré p'pa tout près de mon oreille. On est pas à l'abri, ouvre l'œil. Si tu vois quelqu'un, même au loin, fiche le camp à toute vitesse. Ils ont des chiens comme t'imagines même pas. Les saligauds les plus rapides que j'aie jamais croisés. Y a deux chemins qu'on peut prendre. Je vais te montrer.

J'ai hoché la tête, tendu, mais sans doute pas autant que j'aurais dû. Il me semblait être dans un rêve. Nous avons marché moins d'un kilomètre le long d'un sentier très étroit qui serpentait entre les ronces. Dans les pièges de p'pa, nous avons trouvé deux lapins et un faisan. Son visage, baigné de cette étrange lumière blanche, arborait un air victorieux et déterminé. Nous avons jeté le gibier dans un sac, après quoi il m'a montré comment réarmer les pièges.

— Regarde ce pin, a-t-il dit. Le grand tout maigre à côté des gros buissons. C'est notre limite. Si tu tiens à ta peau va pas plus loin, jamais. Compris, fiston ?

— Oui, ai-je chuchoté.

Comme il lui arrivait rarement de nous appeler « fiston », je savais qu'il était on ne peut plus sérieux.

— Je vais te montrer pourquoi, a-t-il poursuivi en me menant vers le pin en question.

La lune avait disparu derrière un nuage. Lorsqu'elle a reparu, il a pointé quelque chose du doigt. Ne voyant rien, j'ai froncé les sourcils mais il m'a flanqué un coup sur la tête et j'ai regardé mieux. C'est là que je l'ai vue. Une ligne très fine, aussi fine qu'un cheveu, en travers du sentier. Sous le choc, j'ai dévisagé p'pa.

— C'est... ?

Il a hoché la tête.

— Le fusil est dans les buissons et ce fil le déclenche. Ça fait quatre-vingts ans que c'est illégal, mais Paulson en utilise encore. Des pièges aussi, y en a une tripotée ici. Alors où tu t'arrêtes, petit ?

— Au pin tout maigre à côté des gros buissons.

Il a opiné du chef.

— Allez, on y retourne. Passe devant et montre-moi que tu te rappelles le chemin.

J'avais une bonne mémoire du paysage et la lune brillait fort. Je n'ai failli m'écarter du sentier qu'une fois et p'pa m'a flanqué un nouveau coup sur la tête pour que le bon chemin y reste gravé.

L'autre sentier nous a menés encore moins loin ; p'pa ne prenait pas de risques, restant bien loin des frontières périlleuses. Cette fois, ses pièges n'ont rien donné de plus qu'un écureuil. Il a juré dans sa barbe et jeté dans les fougères le petit corps brisé tout en me montrant combien il importait de recouvrir les pièges de feuillages afin de les dissimuler.

— On veut pas que Paulson se mette à surveiller notre terrain.

Puis il a tendu le bras.

— Cette butte, là-bas, la drôle de petite colline juste à côté du sentier, c'est là que tu t'arrêtes.

Je ne voulais pas savoir comment il avait découvert tout ça. P'pa a ramassé une grosse branche qu'il a lancée devant lui. Je n'avais pas remarqué le piège, caché par les fougères, mais j'ai aperçu son reflet gris quand il s'est refermé d'un coup sec. Ce n'était pas un petit piège comme ceux de mon père ; il était destiné aux braconniers, pas au gibier. Il y a eu un claquement retentissant et la branche s'est brisée en deux, faisant jaillir des éclats de bois. J'ai dégluti.

— Ça pourrait être ta jambe, a commenté p'pa, laconique.

Puis, avec notre petit butin durement gagné, nous sommes rentrés chez nous.

3

Josie

*Avril 1898*

**I**L Y AVAIT TOUJOURS EU UN SENTIMENT DE RIVALITÉ entre Arden, notre village, et Grindley, cinq kilomètres plus loin. Je m'enorgueillissais bêtement de venir d'Arden parce qu'il avait un plus joli nom ; petite, je n'exigeais rien de plus de mon lieu de naissance. Avec le recul, mon indulgence me stupéfie. J'étais fille de mineur, je serais un jour femme de mineur, et c'était à Arden que je vivais. Tout a changé le jour où j'ai rencontré Tommy Green.

Ma sœur Alice se mariait. On m'avait chargée de cueillir des violettes qu'elle pourrait entrelacer dans ses cheveux, afin de faire ressortir le bleu barbeau de ses yeux. Alice et son teint parfait et son visage angélique ! Qu'est-ce qu'elle en avait à fiche de faire ressortir ses